

Le manteau Magritte

Bertrand Bergeron

Number 148, February 2016

La Rue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81144ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, B. (2016). Le manteau Magritte. *Moebius*, (148), 43–52.

BERTRAND BERGERON

Le manteau Magritte

Tu fais comme tu veux, à toi de voir. Seulement, chez nous, il y en a une. Avec ses rites, ses extravagances, son calendrier pour le touriste, son horaire singulier, inconnu du visiteur. Une rue avec un agenda. C'est même le seul endroit où, à quelques reprises, on ait aperçu cet énergumène à la stature singulièrement haute, à la démarche d'une lenteur exagérée, ce type engoncé dans un manteau bizarre, sombre, long, très long, un accoutrement dont on ne fait mention nulle part d'ailleurs. Un homme qui laisse songeur, quand on le croise.

Si tu circules dans cette rue, à pied sans doute, pour le pittoresque, aménagé ici par un dynamique comité paritaire, si tu t'y engages en direction ouest, autant te prévenir: tu cours vers une déception. Car viendra un moment où ta progression sera arrêtée par un jeu de hautes clôtures métalliques avec frises en barbelés, devant une guérite vieillotte sous laquelle un gardien, rasé sur le mode approximatif, t'informera. Au sujet de la mine, à présent fermée à cause du marché instable du minerai, mais surtout à cause de la très mauvaise réputation du produit, une véritable mèche à manifestations houleuses un peu partout à travers le monde, mais loin, très loin chaque fois, surtout en Europe et en Asie, depuis plus de trente ans. Tu te montres curieux? Le gardien en rajoutera: les effets nocifs du minerai sur la santé, les nombreux risques pour les enfants, certaines infections ayant même touché des troupeaux entiers de bovins... Étant donné l'état lamentable dans lequel on maintient, aux fins de dissuasion, les bâtiments encore debout derrière la clôture grillagée, tu seras convaincu. Alors tout bonnement, tu te diras que tu aurais mieux fait de prendre en

direction est. Quoique... Là encore, tu aurais d'abord croisé le stationnement de la cordonnerie, la belle affaire! Et ce, en toute ignorance de cause, vu que la cordonnerie, on l'a démolie. En effet, depuis qu'on chausse chinois, compte tenu des prix dérisoires, le cordonnier a déclaré faillite et mis un terme définitif à tous ses tracas. Par crainte de malchance associée, personne n'a racheté, le conseil de ville a converti le terrain en stationnement. Par chance, tout juste à côté, on passe devant l'ancien restaurant chic de la place, avec ses tables à étoiles, le seul endroit de la rue où ait eu lieu une fusillade, un règlement de comptes, dit-on, qui nous a valu un bain de sang et une mention au bulletin provincial de nouvelles. Depuis, on l'a reconverti en gym, avec façade refenestrée et outrancièrement vitrinée, par égard sans doute pour la clientèle carnivore temporairement négligée suite à la disparition du deux étoiles. Tout juste à côté se trouve l'ancienne succursale de la Banque de Montréal, fermée depuis une décision en provenance de Toronto, transformée en club vidéo, lequel, depuis l'avènement d'internet et de la télévision sur demande, n'a pas su résister, et s'est mis à l'abri de la loi de la protection contre les créanciers. La rumeur l'imagine déjà à l'origine d'un futur règlement municipal autorisant sa conversion en stationnement. Suit immédiatement une maison privée, coquette et propre, entourée d'une haute clôture en bois, multicolore à souhait, qui tranche par son apparence joyeuse un peu criarde. C'est là que la mère Klaxon, acoquinée au père Transport-adapté, tient garderie. Sur semaine, on y promène à la corde un joyeux chapelet de klaxonnets qu'on initie aux coutumes d'un centre-ville tranquille et presque sans incidents. Et puis tu croiseras une immense pelouse, piquée ici et là d'arbres centenaires, avec rocailles à hostas, courtes haies de cèdres et autres arbustes, soigneusement entretenues, un ensemble que tu prendras peut-être pour un parc public. Il n'en est rien. Très loin vers l'arrière, dissimulée par les arbres, se trouve une résidence cossue, toits à l'anglaise, briquetage à l'anglaise, fenêtres à l'anglaise, entourée d'une importante végétation d'apparence improvisée malgré un entretien de tous les instants. Voilà précisément l'endroit où, autrefois, on logeait le surintendant de la mine, parachuté par

la compagnie, lui et toute sa famille sous l'œil vigilant d'une garde rapprochée, à l'anglaise. Seuls les plus âgés se souviennent, puisqu'on l'a reconvertie en résidence tranquille pour personnes d'un certain âge aux moyens financiers indubitables. À l'occasion, on aperçoit l'un ou l'autre des pensionnaires qui se risque et s'approche de la clôture multicolore du centre Klaxon et s'abandonne, songeur, à observer les pousses. Les cris et les bruits ne le gênent plus, vu qu'ils ne lui parviennent plus. Alors, si on se trouvait au cinéma, on entendrait un orchestre à cordes, en ce moment même où lui, le résident, c'est le silence qu'il entend à travers une bruine de bruissements. Une fois arrivé là, pour sûr, tu voudras continuer. Tant qu'à être venu... Sauf que cette fois, autant te prévenir: ça se peut que la suite te déçoive un peu, ça se peut. On reste avec l'impression que le comité responsable du pittoresque n'avait pas préparé sa relève. Vois-tu, une fois que tu as croisé le manoir du surintendant, les anciennes bicoques des fifres et des sous-fifres de l'intendance de la mine, ça impressionne moins, forcément. Si bien que, pour changer, regarde plutôt en face, de l'autre côté de la rue. Regarde ce bloc de béton sur la façade duquel s'illumine la grande enseigne annonçant Le Pigalle, les soirs où tous les néons fonctionnent. Il s'agit du cinéma municipal, qui tient également ciné-club en après-midi la fin de semaine. Par son allure massive, son côté bloc de béton affirmé, cet édifice n'est pas sans rappeler Habitat 67. Sauf qu'ici, il fait plus modeste et moins inventif, vu qu'il ne comprend qu'un seul bloc de béton. Avec façade décorée et portes en miroir, mais sans fenêtre aucune. Il faut y voir l'art du dépaysement poussé jusque dans ses retranchements. Et c'est là, par soir de beau temps, qu'avec un peu de chance, tu apercevras le crieur de rue, qui arrive en trombe sur sa bicyclette, en descend, observe, puis, à pleins poumons, y va de toutes ses forces avec son boniment :

Guerriers de François,
En toute âme et tout état de cause,
À qui de droit, à qui de droit.

Peut-être seras-tu surpris, perplexe? Ici en tout cas, on s'étonne chaque fois de ne rien comprendre dans son propos et de ne rien entendre à ses intentions. D'autant que, d'un coup, il s'arrête net et déguerpit à toute vitesse. Sans faire le moindre mal à qui que ce soit d'ailleurs. Faut dire qu'en région, on a un peu désinstitutionnalisé. Pour s'approcher du déficit nul, comme partout, dit-on.

Si jamais tu sors du cinéma, après être allé voir un Denys Arcand ou un film américain, si tu en sors avec une petite fringale, dis-toi que tu as de la chance: tu te trouves tout près de L'allongé, un café-terrasse à dix minutes de marche seulement, avec une table très rue Saint-Denis ou rue Saint-Jean, menu à la carte ou table d'hôte, au choix. Tu y croiseras, déjà attablé, ce qui de la classe moyenne se montre, ainsi que tous ceux qui cherchent à se faire passer pour appartenant à la classe moyenne. C'est tranquille, distingué, feutré et délicat, ça sourit facilement et ça se confie avec des airs de complot sympathique. On y mange bien, frites maison suavement assaisonnées, confit au porto, bières importées si ça te chante, bières microbrasseries si ça te dit, et tout ce que tu y bouffes est frais, savoureux, vu que le café s'approvisionne pour l'essentiel tout juste à côté, à la boutique Chez mes Roses, conçue, montée et tenue par Charles, dont on taira ici le nom, boutique dans laquelle on trouve couscous et choucroute en vrac, saucisses de toutes nationalités, confits et mayos et sauces et olives et fromages affinés, mais surtout bières variées de toutes les microbrasseries livrées par camion ayant trouvé leur chemin jusqu'ici. Par plusieurs aspects, cette boutique rappelle le marché Atwater, mais sans les étals de fruits et de légumes, de farine ou de fines herbes ou de chocolat ou de fleurs, sans boulangerie ni poissonnerie ni boucherie bio, de même que sans importateur des produits de l'érable. Sinon, on se croirait au marché Atwater, ici! Tout cela conforte, on l'aura compris, et on ne résiste pas à l'idée de se lever et de poursuivre sa promenade. On croise alors, dignes et nobles, les cabinets d'avocats et de notaires, le centre vétérinaire à grande allure, de petites dimensions mais vaste en pelouse, tout juste avant la grande courbe menant au pont de la fonderie, laquelle s'en tire malgré tout depuis quelques siècles, traversant de temps en temps une

saison de disette et de chômage. De l'autre côté du pont, même si on a rénové, même si on a réaménagé et repeint, ça sent davantage le labeur et le décibel. Y alternent la maison unifamiliale et la station d'essence, une ancienne école reconvertie en centre gouvernemental, le détaillant de voitures européennes, puis le détaillant de voitures usagées, un dentiste et une boutique pour animaux, suivis d'un édifice neuf, provincialement gouvernemental à stationnement inaccessible, vu la courbe de l'entrée et sa pente quasi verticale, un centre Pneus et freins, quelques immeubles à condos pour fonctionnaires frais émoulus de la faculté, promis au mariage, une roulotte à frites arrimée à ses droits acquis et qui croit en ses pommes de terre, puis une agence de location – Véhicules en tous genres –, un fleuriste qui fait un peu pièce rapportée, deux centres pour soins du corps allant de la coiffure à la massothérapie, en passant par la manucure, la diète et quelques thérapies pour les pieds, deux centres côte à côte qui se font compétition à longueur d'année. Suit immédiatement Le Pignon vert, faune mixte, avec sa clientèle masculine en salle et ses artistes féminines sur l'estrade, qu'on applaudit, sa bière encore à la main, tout juste avant d'atteindre un centre dentaire annonçant ses chirurgiens et ses promotions, son mois pour la canine ou pour la prémolaire, un nouveau stationnement municipal, celui de l'ancienne boutique Aspirateurs et machines à coudre en tout genre, et puis, après un très vaste gazon sans fleurs ni arbustes ni arbres ni fontaine, derrière une clôture en fer forgé, le « vieil hôpital », vétuste, rebriqueté par endroits, refenestré à la pièce, surveillé à la loupe à cause des assurances, transformé en une sorte de centre à vocations multiples et nébuleuses, son personnel bigarré et besogneux qui s'agite sans qu'on sache trop à quoi, en particulier depuis qu'on a transféré, dans un édifice tout neuf, propre et à quatre étages, tous les patients du dernier âge. Cette fois, ça sent le propre, c'est clair et spacieux, on y trouve même des perrons et des balcons sur lesquels personne ne circule, mais qui font joli. On ne saurait pas à quoi se voue ce centre, qu'on y séjournerait volontiers. Et puis de biais, mais très en retrait par rapport à la rue, trône l'hôpital. Blanc. D'un blanc tenace, radical, avec ses fenêtres en mode portrait, dont la

hauteur appuyée signale à quel point un architecte, c'est quelqu'un d'important. Cet édifice, on l'appelle ici « le nouvel hôpital » depuis bientôt quarante ans. Dans toute la ville, incluant les banlieues – car on en a ! –, il s'agit du seul endroit où on doit déboursier pour stationner son véhicule. Et l'hôpital, c'est quelque chose. Voilà pourquoi devant, on s'est donné la peine d'installer un jeu de feux de circulation, lequel, en cas d'urgence, ne compte plus. Et puis, ça continue. La chaussée se poursuit, le trottoir se poursuit. Sûr, le mot le dit, tu voudras poursuivre, te rendre plus loin. Attiré peut-être par un autre détaillant de voitures neuves, américaines cette fois, et donc sous enseigne multicolore et gigantesque, avec boule en miroirs dans un perpétuel mouvement giratoire, même la nuit, même l'hiver. Plus loin, peut-être te laisseras-tu tenter par l'aire estivale de restauration rapide, une mine d'or pour le travail étudiant, qui te propose ses gazons fleuris par sec-teurs, ses tables à pique-nique, sa cafétéria couverte en cas de pluie, moustiquairée en cas de moustiques, qui t'offre sa crème glacée molle ou dure ou à l'ancienne ou jaune, ses hamburgers hot dogs guédilles, voire une impressionnante variété de poutines destinée à ceux dont la diète se trouve en vacances. Sucré salé, on t'offre un très grand choix, dans ce centre situé tout juste à côté d'un élevage bio de bisons de première qualité, une initiative plutôt récente. En période de rut, les odeurs et les effluves se mêlent sur un mode qui en a surpris plus d'un.

Que fais-tu alors ? Tu continues, bien sûr. Comme si ça allait de soi. Sans noter dans ta progression la moindre différence, le moindre changement. Une chaussée qui se poursuit ou un trottoir qui ne s'arrête pas, et on croit se trouver sur la même voie. On se perçoit dans un continuum, tout simplement. Des commerces qui alternent avec des bungalows, espacés de temps en temps par un enclos, un pâturage, une station-service, un parc de stationnement pour véhicules lourds ou encombrants ou surdimensionnés, on imagine une simple variation sur thème, que ça en prend pour tous les goûts et pour tout le monde, voilà. Alors forcément, on poursuit et, sans le savoir, on casque. Berné en plus par des panneaux routiers tout ce qu'il y a d'ordinaire, et des panneaux publicitaires

jusqu'à l'incontinence. On continue de marcher, d'avancer, ça semble fait pour ça. Avant l'hôpital, après l'hôpital, les poteaux indiquent « rue Notre-Dame » à chaque intersection, confirmé! Seulement, chacun ici sait depuis toujours que la rue, la véritable rue, s'arrête après l'hôpital.

Parce que cette rue, pour nous, c'est la *main*, pas la rue Notre-Dame tel que l'affichent les panneaux indicateurs. Au jour du Souvenir, lorsque la fanfare des cadets de l'air vient faire la démonstration de son calibre sur les plans de la justesse, de l'harmonie, du rythme et de la discipline, c'est dans la *main* qu'elle promène ses uniformes. Le marché local des produits de la ferme, destiné aux touristes de passage vu ses prix prohibitifs, se tient sur la *main*. Car ici, ce sont surtout les touristes qui achètent local. Sans compter la foire aux vieilles bagnoles, lustrées, deux tons, à toits rigides ou décapotables, avec ses ténors nés en Fahrenheit, aux cheveux rares ou teints, ça se tient devant l'église, sur la *main*. En présence de motards empreints de respect et de discrétion, cette fois-là. Et si, au printemps, le club de hockey local a gagné le trophée de la ligue LNAH, c'est également ici que se tiendra le défilé d'honneur des héros sur lames. Et puis, ce type si grand, cet échalas avec son manteau sombre, si particulier, un homme à sang-froid, comme le disent d'aucuns, on ne l'a jamais qu'aperçu ici, sur la *main*!

Et cet autre, là, le type en pleine défonce, gonflé à bloc et prêt pour son numéro public, il ne va pas faire sa grande crise de nerfs dans un centre commercial, dans une cour d'école ou devant l'arène. C'est ici qu'il s'installe et s'insurge et crache par terre! Mais plus tard, beaucoup plus tard. Tout comme les timides, les fragiles sous ordonnance, disséminés, qui réapprennent incognito, les yeux rivés au sol, à se mêler à ce qu'on appelle les gens, les grappes de marchettes, moins embarrassés à quelques-uns parce que l'âge ou un handicap, c'est pas une raison pour avoir honte ou pour se terrer, alors ils se retrouvent ici, ce qui, par la même occasion, conforte le jeune parent, un peu contraint par le *Manuel à l'usage des jeunes parents*, à faire rouler le poupon dans son landau ou sa poussette ou son chariot à trois roues, moustiquaïré presque à l'opaque, quand on s'efforce d'expliquer au poupon les multiples

facettes du monde, et ce charme naturel à se trouver ensemble, y compris au travers d'ados, par grappes de quatre ou cinq, occupés à tergiverser pour savoir lequel osera franchir la porte du dépanneur dans l'espoir que le commerçant accepte, cette fois, de lui vendre une bière ou des cigarettes malgré son âge évident, ce que ne manquent pas de souligner entre eux quelques gérants de la solidarité sociale, sièges réservés sur leurs bancs publics tout juste face au bureau de poste, déjà échauffés de commentaires allumés par des bribes d'informations glanées le matin même, et que seul un motard, bien en selle sur un modèle de l'année, saurait interrompre, tellement sa Harley en jette! Du moins jusqu'à l'heure des cuisses, ces après-midi où le soleil amène ce défilé des filles, toutes à s'exercer à leurs dernières audaces dans le but de faire monter les prix sur le marché du charme, en pure perte d'ailleurs aux yeux de nouveaux petits couples, occupés quant à eux à parler d'avenir imminent dans des répliques à peine amorcées, mais ponctuées de regards à la sauvette, si vifs, et qu'eux seuls estiment anodins. Suffit, pour s'en assurer, de jeter un œil aux jeunes mâles encore imberbes, esseulés, qui tentent de piger le mode d'emploi, mais empêtrés dans la mastication d'une gomme à mâcher parfaitement incapable de constituer à elle seule une tenue de camouflage ou un argument de poids, dans ces moments où l'humidité exaspère les victimes de l'embonpoint, fraîchement converties, contrites mais résolues à l'exercice, navrées cependant que le t-shirt, sous l'effort, vire au deux-tons avec double couche aux aisselles, à cause de l'inévitable sueur qui trahit chacun et tout le monde, à commencer par soi-même, quand on ne vit pas comme le prescrivent certains livres ou encore quand on vit selon les prescriptions d'autres livres, vu que les livres, à la longue, finissent par se contredire, ainsi que le confirment, parmi le personnel, ceux qui fument devant le CLSC, à distance légale de l'entrée, en cette époque qui, alignant information sur information, multiplie les risques de dérapages ou de délits, les risques de récidives, les occasions pour protéger ou pour garder à l'abri des risques tout un chacun, tout ça dans l'espoir de repousser l'heure de la maladie ou du pire,

à l'heure où le policier à la retraite, la fermière aux genoux barrés, à l'heure où on se demande quand, pour la dernière fois, quelqu'un ici a aperçu, plus tard dans la soirée, à l'orée de la nuit, ce fameux type qu'on dit grand, si grand, portant ce curieux manteau sombre sombre auquel aucun catalogue, aucun magazine ni aucun livre n'a encore songé à donner de nom.

